

Nathalie Chaix

Epanouissement du désir

● ● ● **Sylvain Thévoz**, Genève
Ecrivain, anthropologue

Nathalie Chaix vit à Genève. Elle travaille dans le domaine de la culture et a publié trois romans aux éditions Campiche (Orbe), trois romans vrais, qui pèsent leur poids de désir, d'espace et d'invitation à entrer dans la splendeur des relations. *Grand nu orange* (2012), son dernier roman, pourrait apparaître comme le livre de la sortie de l'enfermement de ses deux premiers qui relatent des passions douloureuses.

L'auteure nous entraîne dans le Sud, à la suite de Nicolas de Staël (le titre porte le nom d'un de ses tableaux). On se gorge de peinture, de couleurs. Cavalcade en famille entre le Sud de la France et l'Italie, avec le poète René Char en filigrane : autant dire que ça rigole ! On embarque avec eux, on sourit de la ballade, mais très vite, l'idéal est rompu. Nicolas en désire une autre, l'amante, la mauvaise, la garce, qui va l'aimer puis le tenir à distance.

L'engrenage du binôme souffrant et désirant est enclenché. On pressent que la femme va souffrir. Plus que l'homme. Et pourquoi donc ? Parce qu'il est grand, parce qu'il est fou, parce qu'il est peintre. Parce qu'elle est une femme, parce qu'elle est pauvre dans ses moyens pour dire, parce qu'il y a une trace culturelle de la pleureuse, quelque chose de votif dans ce motif du *je t'aime donc je souffre*, à l'image des pietas, des madones propre à notre culture chrétienne.

Lui souffre. Avec cette souffrance il crée, comme un dément, et c'est beau. Elle souffre. Sa souffrance est telle qu'elle semble d'avant l'amour. D'avant l'amante. D'avant tout autre. Au final, ce qui compte, c'est avant tout de désirer, le un, le multiple, l'autre, tous les autres. D'essayer de mailler un peu le gouffre, afin de le surplomber.

Sylvain Thévoz : *Nathalie Chaix, je crois à ce que vous dites. Que vous êtes dans ces romans ; j'aurais presque envie de dire ces autofictions. Quelque chose fonctionne, devient désirant dans votre écriture. Comment suscitez-vous ce désir ?*

Nathalie Chaix : « Je pense qu'un auteur parle toujours de lui, même quand l'action se situe dans le Lubéron dans les années 50, comme c'est le cas dans *Grand nu orange*. Pour autant, si j'admets les liens avec moi, si j'emprunte des choses qui m'appartiennent, je ne revendique pas l'autofiction. Je raconte des histoires. J'essaie de donner de la vie en convoquant les cinq sens, de mettre des couleurs, des odeurs, des paysages, du rythme et des musiques dans mes textes. »

Dans Exit Adonis,¹ les références musicales sont abondantes (Brassens,

1 • Prix Georges-Nicole 2007, 180 p.

Dominique A, Barbara... sont convoqués) mais aussi littéraires (Ovide, puis Tsvetaïeva, Céline) ou du cinéma (In the mood for love, Rohmer), de la danse, du théâtre et de la peinture. Bref de tous les arts. Les artistes sont d'ailleurs remerciés à la fin de votre livre, les collaborations relevées. Quel est le rôle de la culture pour vous ?

« La culture crée du sens, des valeurs. Elle représente la meilleure part de l'humain, sa créativité prodigieuse. Elle procure un répertoire sans fin où puiser des émotions artistiques. Elle m'offre une présence à moi-même, au monde et à l'altérité. Mon écriture est nourrie par les livres que je lis, les films, les spectacles, les expositions que je vois et qui stimulent mon imaginaire. Il m'arrive même de sortir mon cahier au théâtre pour écrire un fragment dans le noir, soit que la pièce m'inspire, soit au contraire que je m'ennuie. »

Votre écriture est connectée, irriguée au réel, aux histoires des gens, ici d'un



Nathalie Chaix

peintre célèbre, et pourtant elle raconte une forme de béance, de rupture insoluble. Écrivez-vous comme vos personnages mangent, font l'amour, créent, se complètent : pour faire des ponts sur le vide ?

« J'écris par nécessité intérieure. J'écris aussi pour le plaisir que ça me procure. »

Malgré leurs efforts, leurs passions, quelque chose continue toujours de manquer à vos personnages.

« Le manque est protéiforme. Rares sont les personnes qui répondent : "Rien" à la question : "Qu'est-ce qui vous manque ?". Le manque se décline toujours au pluriel : le temps, l'amour, la reconnaissance, l'argent, un parent, l'attention, l'affection. Mais il est indispensable, il suscite le désir. C'est un moteur.

Dans vos romans, les marqueurs temporels sont importants, dates, années, saisons. Il y a toujours un écoulement du temps, et pourtant, tout se répète. Vous vous entêtez pour relancer la durée ?

« Le défilement des saisons structure le récit et permet d'explorer l'évolution des personnages. Le fait que certains d'entre eux s'entêtent dans une situation insatisfaisante, prisonniers de schémas inconscients répétitifs, montre le temps nécessaire pour se libérer du poids de notre passé, voire de notre part masochiste. »

L'envers du temps qui passe, c'est l'arrêt sur image, la photographie dont vous parlez beaucoup dans Il y a toujours un rêve qui veille (2010) ou la conservation muséale qui traverse tous

vos ouvrages. *L'écriture vous sert-elle à protéger, conserver, encadrer ?*

« Si l'écriture est en effet un moyen de conserver, qui m'aide à contenir ma peur de ce qui échappe, s'envole, s'oublie, de l'inévitable éphémère, c'est également une manière de déposer les choses en dehors de moi, de les mettre à distance. »

Votre manière d'approcher le désir féminin, sans vulgarité ni fausse pudeur, en nommant ce qui se passe dans la tête et ce qui se travaille dans le corps, est puissante. Votre désir à vous : un moteur pour écrire ?

« Ce qui m'intéresse dans l'écriture, c'est justement d'aller dans l'intime, l'indicible, l'intériorité. Le désir, le corps, le charnel. C'est un travail d'équilibriste : éviter le lieu commun, le déjà dit, la vulgarité. Révéler le singulier suffisamment éloquent pour être universel. Bien entendu, mon désir est un aiguillon pour écrire. »

La place de l'envoûtement est centrale dans vos ouvrages. Dans Exit Adonis vous dites : « Je ne supporte pas cette obsession que j'appelle de toutes mes forces. » Vos personnages sont obsédés par la paire, obnubilés par le couple. Nathalie Chaix : désir addict ?

« L'amour est l'une des expériences les plus exaltantes qu'il m'ait été donné de vivre. Et la dépendance fait partie du lien amoureux, bien que nous ayons tendance à la refuser. C'est ce que questionnent mes livres. Comment l'enfermement vient de soi, alors que mes personnages estiment qu'il vient de l'être aimé. »

« Où es-tu quand tu n'es pas pleinement là ? » Y aurait-il une présence de l'autre qui creuse l'absence, le manque et le froid ?

« Il n'y a rien de pire en effet que de se sentir seul-e en présence de l'autre. Je pense que la solitude nécessite d'être apprivoisée ; elle est notre lot, même si, par intermittence, nous pouvons avoir l'illusion de l'avoir écartée. »

Un homme omni-absent qui prend toute la place et qui pourtant n'est pas là et que l'on ne peut assigner à résidence : vous parlez de Dieu dans vos livres ?

« Jamais. Mais, enfant, je m'évanouis-sais souvent à la messe devant Dieu le Père. »

Vous écrivez avec beaucoup d'espace, dans les interstices, et invitez (en tous les cas, je me suis senti invité, et accueilli) à entrer dans votre monde, votre intimité. Le couple auteure-lecteur, serait-il le modèle du couple idéal ?

« Ecrivant sur l'intime, il me paraît important de faire de la place au lecteur. Les blancs sont des espaces que je lui laisse investir. Dans *Exit Adonis*, par exemple, il a la possibilité d'imaginer ce qu'il advient des personnages entre les deux dates du récit. C'est le lecteur qui fait le livre.

» Mais le couple auteure-lecteur n'est certainement pas un couple idéal puisque le lecteur est souverain ; à tout moment, il peut refermer le livre. Le lecteur est par ailleurs en position d'émettre un jugement sur le livre, ce qui déséquilibre la relation. Pas idéal, non. »

S. Th.